

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)[Item](#)**58. Val-Richer, Samedi 14 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven**

58. Val-Richer, Samedi 14 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Enfants \(Guizot\)](#), [Pédagogie](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (13 octobre - 29 octobre)

Ce document est une réponse à :

[58. Paris, Vendredi 13 octobre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-10-14

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe reviens d'une longue promenade avec ma mère, mes enfants, Mad. de Meulan.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°99/135-136

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 221-222, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/342-349

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°58. Samedi 14, 3 heures

Je reviens d'une longue promenade avec ma mère, mes enfants, Mad. de Meulan. Nous avons erré deux heures dans les bois. Henriette, a la passion des longues promenades de tout ce qui étend le cercle de sa petite vie. Deux choses lui plaisent presque également; aller courir au loin, et venir s'enfermer dans mon cabinet à causer avec moi. C'est ce qu'elle vient de faire tout à l'heure en rentrant. Elle me quitte. Elle est enfant, parfaitement enfant ; mais on voit percer, à la moindre occasion et sans la moindre intention de sa part, des traits d'esprit sérieux ces velléités d'ambition haute qui révèlent de bonne heure les natures d'élite. Elle était là, tout à l'heure, cherchant visiblement ce qui pouvait m'intéresser, le regard attentif un peu émue, presque recueillie. J'ai ri ; je lui ai dit des bêtises. Cela n'a pas pris. Elle voulait faire quelque chose pour moi, et non pas que je fisse quelque chose pour elle. Je me suis prêté à son désir. Nous avons causé de sa grand mère, de sa sœur, de ses leçons ; et elle a fini par me demander de lui faire commencer l'hiver prochain à apprendre deux choses, la musique et le dessin : la musique, parce qu'elle m'a entendu dire que je trouvais agréable après le dîner, en sortant de table de rester là, une demi-heure assis près du piano sans rien dire entendant jouer ou chanter ; le dessin, parce qu'elle a envie de faire mon portrait " pour l'avoir à moi " dit-elle. Je ne lui permets pas souvent ces conversation- là, et je ne me laisse point aller au plaisir que j'y pourrais prendre. Je ne fais nul cas des fruits de serre chaude. Je veux que mes enfants croissent en plein air sans provocation factice et en y mettant le temps naturel. C'est déjà une assez forte provocation que notre façon de vivre aujourd'hui, et l'intimité habituelle des enfants avec les grandes personnes. Je suis bien sûr que, s'il y a dans mes enfants quelque heureux don à développer, le développement ne leur manquera pas. Et puis je me défends, je me défendrai toujours d'un certaine tour de leur affection pour moi qui ne convient ni à leur âge, ni à notre relation. Je crois aux lois naturelles des divers liens, des divers sentiments humains, et ne puis souffrir qu'on les confonde. On dit l'amour filial, l'amour paternel, et je ne m'en étonne point. Il est bien simple, bien juste qu'on applique ainsi, à des relations, à des affections, en effet très tendres, & très puissantes, le mot le plus tendre, le plus puissant que connaissent les hommes. Mais il ne faut pas prendre les mots au pied de la lettre, même dans leurs applications les plus douces. Il faut toujours regarder aux choses mêmes.

Eh bien Madame, il n'y a qu'un amour, l'amour tout court. Ce qui le caractérise essentiellement, la passion unique, exclusive, à la fois égoïste et dévoué sans mesure, capable de tout sacrifier et pourtant voulant un retour parfaitement égal, cherchant avant tout son propre bonheur, ce droit absolu qu'un être se sent et

s'arroge sur un autre être auquel il se donne, cette complète fusion de deux âmes, de deux vies en une seule vie, en une seule âme ; tout cela, qui est vraiment l'amour, ne se retrouve point ailleurs, ne s'y retrouve du moins ni complètement, ni à sa place et selon l'ordre naturel.

J'espère que mes enfants m'aimeront autant, et avec autant de tendresse, et même avec autant d'exaltation qu'on peut aimer son père. Mais toutes les fois que je verrai pénétrer dans leur sentiment pour moi quelque chose qui naturellement n'en est pas, qui appartient à d'autres relations, qui doit un jour se porter ailleurs, j'écarterai, ce développement irrégulier de l'âme. " Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. "

10 heures et demie

Je ne sais ce que je vous aurais dit ce matin si l'on ne m'avait interrompu. Mais je vous en aurais dit long. Avec vous la conversation sur le sujet le plus indifférent est un charmant plaisir. Quoi donc quand le sujet me tient vraiment au cœur ? Cependant, je ne vous dirai pas grand chose ce soir. J'ai envie de dormir. Il me semble que le besoin de sommeil va croissant en moi. J'en serais contrarié. J'ai toujours disposé de moi-même très librement et sans y regarder, pour toute chose, à toute heure. Il me déplairait de me sentir plus dominé par les habitudes. Comprenez-vous cette question-là ?

Il y a dans votre numéro 58 page 4, ligne 3, un mot rayé au dessus duquel, vous avez écrit lit en me disant à quelle heure vous êtes allée vous coucher. Le mot rayé a-t-il été mis là à dessein ou par hasard ?

Vous pouvez rassurer le comte de Pahlen, J'ai trouvé sa carte en rentrant chez moi avant de partir, et j'ai eu tous les regrets du monde de n'avoir pas été là quand, il a pris la peine de me venir voir. Nous ne nous connaissons guère quoique nous nous soyons beaucoup vus ; mais il a un air et un ton de galant homme qui me plaît extrêmement.

Dimanche 11 heures

Moi qui oubliais de vous parler de l'éclipse! Tout s'éclipse devant vous. Elle a été parfaitement visible ; et je l'ai bien regardée, et je l'ai oubliée en la regardant. Décidément, je n'irai pas vous chercher dans la Lune. Je vous veux plus près. Adieu, adieu. Est- ce que la lettre ne me fait pas de tort à moi ? Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 58. Val-Richer, Samedi 14 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-14.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 14/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/989>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 221-222

Date précise de la lettre Samedi 14 octobre 1837

Heure 3 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
